

**Documents pour l'Histoire  
des Francophonies**

Les dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle ont été caractérisées par l'émergence et la reconnaissance en tant que telles des littératures francophones. Ce processus ouvre le devenir du français à une pluralité dont il s'agit de se donner, désormais, les moyens d'approche et de compréhension. Cela implique la prise en compte des historicités de ces différentes cultures et littératures.

Dans cette optique, la collection « Documents pour l'Histoire des Francophonies » entend mettre à la disposition du chercheur et du public, de façon critique ou avec un appareil critique, des textes oubliés, parfois inédits. Elle publie également des travaux qui touchent à la complexité comme aux enracinements historiques des francophonies et qui cherchent à tracer des pistes de réflexion transversales susceptibles de tirer de leur ghetto respectif les études francophones, voire d'avancer dans la problématique des rapports entre langue et littérature. Elle comporte une série consacrée à l'Europe, une autre à l'Afrique et une troisième aux problèmes théoriques des francophonies.

La collection est dirigée par Marc Quaghebeur et publiée avec l'aide des Archives & Musée de la Littérature qui bénéficient du soutien de la Communauté française de Belgique.

*Archives & Musée de la Littérature*  
Boulevard de l'Empereur, 4  
B-1000 Bruxelles  
Tél. +32 (0)2 413 21 19  
Fax +32 (0)2 413 21 16  
[www.aml.cfwb.be](http://www.aml.cfwb.be)  
[yves.debruyne@cfwb.be](mailto:yves.debruyne@cfwb.be)

**Beïda CHIKHI et Marc QUAGHEBEUR (dir.)**

# **Les Écrivains francophones interprètes de l'Histoire**

## **Entre filiation et dissidence**

■ ARCHIV  
ES & MUS  
ÉE DE LA LITT  
ÉRATURE

Collection « Documents pour  
l'Histoire des Francophonies / Théorie »  
n° 10

Actes du colloque de Cerisy-la-Salle (du 2 au 9 septembre 2003)  
organisé par les Archives & Musée de la Littérature (Bruxelles)  
avec la collaboration de l'Université Marc Bloch (Strasbourg)  
et de l'Institut für Romanische Philologie der RWTH (Aachen).

Ouvrage publié avec l'aide de la Communauté française de Belgique.

La collection « Documents pour l'Histoire des Francophonies »  
bénéficie du soutien des Archives & Musée de la Littérature  
(Bruxelles).

Illustration de couverture : © Jean-Claude Pirotte (coll. privée).

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque  
procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur ou de ses ayants droit,  
est illicite. Tous droits réservés.

© P.I.E. PETER LANG S.A.  
Éditions scientifiques internationales  
Bruxelles, 2006  
1 avenue Maurice, B-1050 Bruxelles, Belgique  
www.peterlang.com ; info@peterlang.com

ISSN 1379-4108  
ISBN-10 : 90-5201-038-2  
ISBN-13 : 978-90-5201-038-0  
D/2006/5678/40  
Ouvrage imprimé en Allemagne



Information bibliographique publiée par "Die Deutsche Bibliothek"  
"Die Deutsche Bibliothek" répertorie cette publication dans la "Deutsche National-  
bibliografie" ; les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur le site  
<<http://dnb.ddb.de>>.

## Table des matières

### INTRODUCTION

Beïda CHIKHI et Marc QUAGHEBEUR ..... 11

### OUVERTURE

#### Écrivains, scripteurs et interprétants

Nabile FARÈS ..... 15

### PREMIÈRE PARTIE

#### FILIATION

#### En relisant les drames historiques d'Édouard Wacken (1819-1861)

Hans-Joachim LOPE ..... 21

#### Autobiographes belges de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

#### Dire l'Histoire pour ne pas dire le Je

Agnieszka PANTKOWSKA ..... 35

#### Un soleil en gésine. Jean-Joseph Rabearivelo

#### et les débuts de la colonisation française à Madagascar

Serge MEITINGER ..... 51

#### Dominique Rolin et la Belgique.

#### Décryptage des origines

Frans DE HAES ..... 65

#### La revue *Rencontre* (1950-1953).

#### La Suisse dans le creuset de l'après 1945

Yves BRIDEL ..... 107

#### La Suisse dans la littérature romande des années 1990

Roger FRANCILLON ..... 123

DEUXIÈME PARTIE  
ÉCART

<b>Du Trésor des Humbles aux Débris de la guerre. Une interprétation « maeterlinckienne » de l'Histoire</b> Christian LUTAUD.....	137
<b>Entre Jean Ray et Thomas Owen : connivences et différences. Du culte de la peur à la hantise du mal</b> Anne NEUSCHÄFER.....	163
<b>Traite, traces, tresses. Édouard Glissant, historien des Batoutos</b> Alain MASCAROU .....	177
<b>Ahmadou Kourouma, héraut de la « bâtardise »</b> Brigitte DODU.....	191
<b>Jacques Poulin, romancier historien – sans en avoir l'air</b> John-Kristian SANAKER.....	207
<b>Une Paix royale de Pierre Mertens. Les histoires belges : grands et misères du rapport à l'Autre de l'énonciation gallienne</b> Bernadette DESORBAY .....	217
<b>Histoire et filiation féminine dans l'œuvre d'Assia Djebar</b> Karin HOLTER.....	233
<b>Mémoires à la dérive de Slimane Benaïssa ou l'écriture tragique d'un métis heureux de l'être</b> Roseline BAFFET .....	249
<b>L'histoire d'un exilé de l'histoire</b> Slimane BENAÏSSA.....	261
<b>La guerre d'Algérie racontée aux enfants. Une entreprise testimoniale et mémorielle</b> Anne SCHNEIDER.....	291

<b>Les femmes écrivaines congolaises interprètent leur réalité. « Dedans », « dehors », « en marge » de l'Histoire</b> Silvia RIVA .....	305
<b>La fin du deuil belgo-congolais : mythe ou réalité ?</b> Isidore NDAYWEL .....	325
<b>Les écrivains francophones du Canada face à leur histoire. L'histoire nationale : repère ou piège ?</b> Peter KLAUS .....	347
TROISIÈME PARTIE DISSIDENCE	
<b>L'interprète en sons et lumières</b> Beïda CHIKHI.....	367
<b>Le Régiment noir d'Henry Bauchau. Métaphore de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle et de la Belgique, forge de l'œuvre à venir</b> Marc QUAGHEBEUR.....	383
<b>Charles le Téméraire ou l'autopsie d'un prince de René Kalisky. Un défi contre la « désexistence »</b> Agnese SILVESTRI .....	435
<b>Les Cacos ou le ricanement de la terre de Jean Métellus. Histoire(s) spiraliste(s) et mythologie(s)</b> Jérôme CECCON.....	457
<b>L'autre « roman des Amériques ». L'écriture des « passés incertains »</b> Priska DEGRAS.....	473
<b>La Nuit de Yuste de Marc Quaghebeur. Par-delà l'Histoire : le mot, le souffle, le regard</b> Ginette MICHAUX .....	483
<b>La fantasmagorie de l'Histoire dans l'œuvre romanesque de Kossi Efoui</b> Jacques CHEVRIER.....	489

**Drame de mœurs, drame de mots.**

**Effacer l'Histoire**

Lye M. YOKA ..... 503

**La configuration de l'histoire**

**dans les écritures migrantes au Québec**

Klaus-Dieter ERTLER ..... 513

**SYNTHÈSE**

Beïda CHIKHI et Marc QUAGHEBEUR ..... 535

**Notices biographiques** ..... 539

**Index** ..... 547

INTRODUCTION

Beïda CHIKHI et Marc QUAGHEBEUR

Le sommaire de ce volume l'indique, les journées francophones de Cerisy en 2003 – il s'agissait d'une première en ce haut lieu de la pensée française – se sont voulues résolument décloisonnantes. Ni rassurantes clôtures nationales par conséquent, ni commodes séparations Nord-Sud. Aucun atelier distinct mais une parole circulant devant tous et chacun.

Transfrontalière et transgénérique, cette parole ouvrait non seulement à la richesse et à la diversité des francophonies, mais aussi à l'évidence de nœuds structurels dont certaines homologues tardent depuis trop longtemps à être prises en compte du fait des découpages territoriales. Or, celles-ci s'avèrent inopérantes pour le sujet qui nous intéresse.

Des singularités des champs francophones – et sans doute, pour une part importante, du fait même du rôle de la langue dans la construction idéologique de la culture française – ne se retrouvent-elles pas en effet en chacune de ces littératures ? Ne doivent-elles pas toutes circuler par quelque point de passages obligés plus ou moins communs ?

Si la plus grande part des contributions de ce colloque concerne les cinq dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, quelques exposés plongent dans le XIX<sup>e</sup> siècle et dans le premier XX<sup>e</sup> siècle. Ils y tracent quelques jalons, essentiellement belges. D'utiles comparaisons entre ce qui s'est passé en Belgique et en Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle, au Sénégal et à Haïti devraient bien sûr pouvoir être effectuées. Notre propos indique, là comme ailleurs, un horizon d'attente et de travail.

Si le rapport à l'autobiographie n'est bien évidemment pas du même ordre dans un pays à dominante catholique ou protestante, les questions de la prise en charge par la forme de l'Histoire propre et du positionnement par rapport à la France voient des affrontements quelque peu comparables, avec des décalages temporels, et des réponses partiellement différentes qui renvoient aux historicités singulières au sein des contraintes du système littéraire. Dans ces contextes de pays européens économiquement développés, et même si l'état des forces productives diverge à plus d'un égard entre Belgique et Suisse, les questions axiales de la filiation, de la dissidence, de l'appropriation de l'Histoire propre

## Les femmes écrivaines congolaises interprètent leur réalité

« Dedans », « dehors », « en marge » de l'Histoire

Silvia RIVA

C'est le regard qui fait l'histoire, car l'histoire se fabrique. Mais il n'en a pas toujours été ainsi : il faut en effet remonter à l'époque de la deuxième Guerre Punique et à Polybe pour que l'histoire s'universalise et que le récit historique donne à voir son nouveau cours.

À partir de ce moment-là, il y aura d'un côté l'histoire *kata meros*, partielle, monographique, celle qu'il ne faudra plus faire sinon dans les contrées les plus écartées de la terre, et de l'autre, l'histoire selon le *katholou*, générale, ou encore *katholikê*, globale, universelle. Ainsi, nous rappelle François Hartog :

Adoptant [...] le point de vue de la Fortune, [Polybe] pourra construire cette voie « synoptique » qu'appelle la victoire de Rome [...]. L'historien y voit [...] clair, mais à condition de voir le monde *depuis* Rome [...]. Ainsi, insensiblement, le *katholou*, quittant les registres de l'épistémologie et de la poésie [...] va se spatialiser. Et la géographie va prendre le relais. L'histoire « universelle » signifie l'espace réuni par la conquête romaine. [...]

La tragédie [continua Polybe] est du côté de la fiction, c'est-à-dire du mensonge. Alors que l'histoire est finalement une tragédie vraie. [...] En somme, il transfère hardiment ou sauvagement sur l'*historia* la définition de *muthos*, mais en ignorant très tranquillement la question de la *mimesis* et de la *poiêsis*. Or, il n'en est rien, l'idéal de l'historien étant, pour Polybe, non Démodocos [l'aède inspiré qui chante le récit des actions du héros de l'*Odyssée* devant ce même héros en larmes], mais Ulysse, l'homme d'expérience, celui qui a enduré et vu de ses propres yeux. [...] Avec Rome, l'historiographie accède enfin au général.<sup>1</sup>

Depuis Polybe des siècles se sont écoulés, mais l'histoire reste « universelle ». Certes, le point de vue a peut-être changé mais, depuis la modernité, la vision du monde continue à se faire à partir des capitales

<sup>1</sup> François Hartog, « La fabrique de l'histoire : de "l'événement" à l'écriture de l'histoire. Le premiers choix grecs », dans « La Fabrique de l'Histoire », *Les Cahiers de Villa Gillet*, n° 9, août 1999, p. 41-42.

de l'Occident. Partout l'histoire a donc cessé d'être *kata meros*, même dans les régions les plus retirées qui n'étaient que des espaces vides sur les cartes.

Au Congo, ce pays dont il est question dans ces pages, la politique des noms de lieux est à cet égard éclairante : la toponymie du pays, une toponymie d'abord coloniale, puis mobutiste, a été – comme l'affirme Valentin Mudimbe dans *Les Corps glorieux des mots et des êtres* – « non seulement une réorganisation radicale d'un ancien site et son quadrillage comme lieu administratif, mais, mieux encore et de manière générale, elle marquait l'invention de ce lieu et de son corps »<sup>2</sup>. Certes, jusqu'alors l'Afrique centrale n'était considérée que comme un *blank space* ; en 1837 encore, Hegel, dans un texte qui réfléchissait sur la philosophie de l'histoire, corroborait l'hypothèse de la vacuité du continent central par ses affirmations à propos d'une terre africaine « plongée en elle-même, la terre d'enfance [...] par-delà le jour de l'histoire consciente d'elle-même »<sup>3</sup>.

Si l'on a inventé la *perspective* grâce à laquelle on percevait l'Afrique, on a tout autant inventé un *discours* pour raconter son histoire. De fait, si l'histoire se fabrique en tant que regard en perspective, elle se construit également comme œuvre rhétorique : *historia opus rhetoricum maxime*, disait-on. D'une part, elle est donc le résultat d'un triage de discours : l'historien décide d'en choisir *un* parmi d'autres et de le relater, étant donné que les sources historiques et la relation d'événements ne peuvent être que partielles et focalisées ; d'autre part, le *récit* historique produit, au-delà de l'événement, l'*éventuel*. Comme le dirait Carlo Ossola, la narration de l'histoire « c'est un silence qui s'anime, un récit qui s'épanouit ; plus forte et plus riche que celle du témoin, c'est la voix du narrateur qui s'autorise, c'est le *vraisemblable* – bien dicible – du détail qui cautionne et garantit le *vrai* – mais *indici-ble* – de l'épiphanie divine »<sup>4</sup>.

Il est presque redondant de rappeler que l'hégémonie (économique, politique, sociale, de genre) a produit l'histoire officielle en Afrique comme ailleurs, du moins jusqu'aux Indépendances. Cependant, aujourd'hui d'autres histoires commencent à être racontées par ceux qui

<sup>2</sup> Valentin-Yves Mudimbe, *Les Corps glorieux des mots et des êtres. Esquisse d'un jardin africain à la bénédictine*, Montréal-Paris, Humanitas-Présence Africaine, 1994, p. 41. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>3</sup> Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte*, Berlin, Edward Gans, 1837 ; *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, trad. J. Gibelin, Paris, Vrin, 1967. C'est moi qui souligne.

<sup>4</sup> Carlo Ossola, « Condensation et détails. Le travail de la littérature sur l'écriture de l'histoire », dans « La Fabrique de l'Histoire », *op. cit.*, p. 22. C'est l'auteur qui souligne.

agissent en marge des aléas du pouvoir. Ce sont peut-être des histoires partielles, monographiques, mais qui éclairent « une (ou des) histoire(s) souvent occultée(s) par des pesanteurs politiques, culturelles » et sociales – comme l'annonce le sujet de ce colloque.

Ainsi, la métaphore du silence qui s'anime me conduit tout naturellement au cœur de mon propos ; à savoir comment, au-dessus de l'anonyme et en dehors du point focal de l'histoire, un certain nombre d'écrivains du Congo ont pu élever leur voix pour interpréter l'oublié de leur histoire, pour la fabriquer tout nouvellement d'eux-mêmes. Mais, au fait, qui a fait l'histoire du Congo ? L'historienne Catherine Coquery-Vidrovitch nous livre une révélation inattendue : « Qui a vraiment l'idée, sinon quelques spécialistes, – lance-t-elle – d'imaginer, lorsqu'on parle "des paysans africains" ou des "esclaves africains" [...], qu'il s'est agi, le plus souvent, de femmes ? Quant au thème des "enfants", aujourd'hui d'actualité, [il faut savoir qu'] il recouvre pour moitié des fillettes »<sup>5</sup>. Catherine Coquery-Vidrovitch a été la première, dans le domaine de l'Afrique francophone, à proposer l'intégration de la dimension sexuée des rapports sociaux et politiques dans l'analyse historique ; une démarche qui – comme l'observe Odile Goerg – « reste peu valorisé(e) en France, notamment institutionnellement, et considéré[e] de façon condescendante, surtout lorsqu'il s'agit de femmes travaillant sur des femmes »<sup>6</sup>. On pourrait expliquer l'imperméabilité de la recherche française à l'optique des genres par « une vision universaliste républicaine de l'histoire et [...] refus d'une conception catégorielle de la société »<sup>7</sup>. Mais peut-être s'agit-il là aussi de parti pris...

Quoi qu'il en soit, dans ce cadre de prise de parole des êtres en marge de la société, et donc notamment des femmes, je me suis demandé – sans oublier « qu'il ne suffit pas d'être femme pour avoir une vision vraiment historique de l'histoire des femmes et que la vision féminine a été pour longtemps une vision dominée, qui, parfois, ne se voit pas elle-même »<sup>8</sup> – quelle place est faite dans le champ littéraire féminin, et notamment congolais, à l'histoire politique et sociale ; et si cet espace littéraire offert par le regard féminin nous fournit des emblèmes nouveaux.

<sup>5</sup> Catherine Coquery-Vidrovitch, *Les Africaines. Histoire des femmes d'Afrique noire du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Desjonquières, 1994, p. 8-9.

<sup>6</sup> Odile Goerg, « Femmes africaines et pratique historique en France », dans « Les deux Congos dans la guerre », *Politique Africaine*, n° 72, décembre 1998, p. 138.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>8</sup> Pierre Bourdieu, « Remarques sur l'Histoire des femmes », dans Georges Duby et Michelle Perrot (dir.), *Femme et histoire*, Colloque de la Sorbonne, 13-14 novembre 1992, Paris, Plon, 1993, p. 65.

Dans la « cartographie de l'imaginaire au féminin »<sup>9</sup>, telle qu'elle a été dressée dans des dizaines d'ouvrages récents portant sur ce qu'on appelle l'« écriture féminine » en Afrique<sup>10</sup>, les auteurs de la République Démocratique du Congo ne trouvent pas la place qui leur reviendrait<sup>11</sup>. Pourtant, un recensement qui ne se limite pas aux textes normalement rangés dans le champ littéraire institutionnel, mais qui se tourne vers cette source privilégiée de l'analyse sociale et politique qu'est le récit de vie, nous offre un *corpus* assez riche, d'autant plus riche que l'on considère également la tradition orale en langues africaines.

Commençons par évoquer brièvement cette dernière.

Poème épique du patrimoine *luba*, le *kàsàla* est fait de noms chantés ou récités sur un ton aigu et très rythmé. Comme l'a souligné Clémentine Nzuji Madiya dans une ancienne étude sur ce genre oral parmi les plus importants du Congo, ce chant de lamentation et de deuil des jours paisibles « a toujours contribué à l'unité morale du pays et à la cohésion du groupe parce qu'il célèbre les lignages et les grandes figures de la société, ainsi que certains événements historiques »<sup>12</sup>. Les narrations (*nsòmbi*, *mayuuki*) avaient cours dans les assemblées des anciens. Les bons narrateurs faisaient des relations diverses sur des guerres ou des mœurs de jadis, sur les expériences de la vie, sur des phénomènes naturels qui avaient frappé l'imagination des gens des époques révolues. Mais le *kàsàla* pouvait aussi traiter des temps modernes : en 1960, par exemple, les ba-Luba, retranchés dans le Sud-Kasaï sécessionniste,

<sup>9</sup> Je me réfère à l'ouvrage de Lucie Lequin et Catherine Mavrikakis, *La Francophonie sans frontières. Une nouvelle cartographie de l'imaginaire au féminin*, Paris, L'Harmattan, 2001.

<sup>10</sup> La bibliographie est désormais énorme, surtout dans le domaine anglo-saxon. Parmi les textes les plus intéressants : Carole Boyce Davies et Anne Adams Graves (dir.), *GAMBIKA : Studies of women in African Literature*, Trenton (New Jersey), Africa World Press, 1986 ; Christopher L. Miller, *Theories of African Francophone Literature and Anthropology in Africa*, Londres-Chicago, The University of Chicago Press, « Black Literature and Culture Series », 1990 ; Jean-Marie Volet, *La Parole aux Africaines ou l'idée de pouvoir chez les romancières d'expression française de l'Afrique sub-saharienne*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1993 ; Irène Assiba d'Almeida, *Francophone African Women Writers. Destroying the emptiness of silence*, Gainesville, University Press of Florida, 1994 ; Denise Brahimi et Anne Trevarthen, *Les Femmes dans la littérature africaine*, Paris, Karthala, CEDA, ACCT, 1998 ; Adrien Huannou, *Le Roman féminin en Afrique de l'Ouest*, Cotonou-Paris, Flamboyant-L'Harmattan, 1999 ; Nicki Hitchcott, *Women Writers in Francophone Africa*, Oxford-New-York, Berg, 2000 ; Pierrette Herzberger-Fofana, *Littérature féminine francophone d'Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, 2000.

<sup>11</sup> À un autre niveau, c'est – et ce fut – aussi le cas, longtemps durant, des auteurs des anciennes colonies belges.

<sup>12</sup> Clémentine Nzuji, *Kàsàla et autres poèmes*, Kinshasa, Mandore, 1969, p. 106.

usèrent de ce genre dans le combat qui les opposa au gouvernement central<sup>13</sup>. Il y a eu d'excellentes *beene kàsàla*, c'est-à-dire des conteuses professionnelles qui se sont produites au cours de grandes manifestations. Bilonda wa Lumbalà Mpànyà, Ndaayà Citèkù et Kàmba wa Nkàshààmà sont les plus connues du XX<sup>e</sup> siècle. Leur rang dans la société a été central : on peut affirmer qu'elles ont été *au milieu* de l'histoire et qu'elles ont parfois, à partir de leur position privilégiée, osé braver les puissants par leurs litanies : Bilonda wa Lumbalà Mpànyà, par exemple, qui, le 23 septembre 1965, livrait à Clémentine Nzuji une version du *kàsàla* des origines qui ne put être publiée « parce que trop politique »<sup>14</sup>. Il était question du manque de respect envers les assises du pouvoir traditionnel des politiciens modernes<sup>15</sup>.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 249, n° 21 : « La chanteuse s'arrête probablement pour éviter d'évoquer trop ouvertement un thème de politique moderne. Dans sa première version elle avait laissé libre cours à ses penchants politiques. Nous avions noté : kwètù ku ngandà kakwèna kunyunga bikolé (chez nous aux assises du pouvoir, il faut du respect) / àmu mútwè binù pànshi mwelè Kalonji *mooyi* (on s'agenouille d'abord pour saluer Kalonji / *mufile mbiji waa mankambà* (ensuite on lui offre une chèvre,) / è *kumòna mwà kwasa cilumbù* (avant de pouvoir lui parler) (Bil. I : 66-69) ». On se réfère à Albert Kalonji Ditunga, cofondateur, avec Joseph Iléo Amba, du Mouvement National Congolais ; adversaire de Lumumba, il fut le promoteur de la sécession du sud-Kasaï en août 1960. En juillet 1959, à la veille de l'indépendance de la Belgique, le Mouvement National Congolais (MNC) se partage en deux camps : une faction est dirigée par Patrice Lumumba, un Tetela provenant de la province du Kasaï soutenu aussi par les Lulua. L'autre faction, plus modérée, est dirigée par Joseph Iléo Amba, Cyrille Adoula, et Albert Kalonji (1919°), un Luba du Kasaï. En mai 1960, aux élections législatives nationales, le MNC-Lumumba remporte la victoire et les autorités belges nomment Lumumba premier ministre, tandis qu'en juin Kasa-Vubu est élu président de la République. Le Congo est désormais indépendant. Un mois plus tard, toutefois, Moïse Tshombe proclame l'indépendance de la région minière du Katanga (plus tard Shaba). Le 8 août 1960 la province diamantifère du Sud-Kasaï proclame à son tour l'indépendance, sans que la Belgique contraste ces instances sécessionnistes. La capitale du Sud-Kasaï est fixée à Bakwanga et Kalonji s'auto-proclame « Chef Suprême du Peuple Muluba et Protecteur Incontesté des Tribus Associées à son sort ». Le 12 avril 1961 une assemblée de notables offre au frère de Kalonji les insignes du pouvoir impérial traditionnel et il devient *Mulopwe*. Mais le nouvel empereur abdique immédiatement en faveur de son frère qui se fera appeler Albert I Kalonji. Après une campagne militaire sanguinaire qui s'est prolongée pendant quatre mois, les troupes du gouvernement central congolais arrêtent Kalonji le 30 décembre 1961 ; il réussira à s'enfuir et à garder le pouvoir jusqu'en octobre 1962. À partir de cette date jusqu'en juillet 1966, Joseph Ngalula, qui avait déjà revêtu le poste de ministre sous le régime de Kalonji, sera nommé gouverneur de la région. Pendant les trente-deux ans du régime mobutiste, le Sud-Kasaï a été partagé en deux provinces (de l'ouest et de l'est) afin de décourager les instances sécessionnistes, même si Albert Kalonji a toujours gardé le titre de *Souverain Possesseur des Terres occupées par les Balubas*. Joseph Ngalula, avec douze autres personna-

Curieusement, dans le patrimoine oral, il manque aux narrations des exploits mythiques et héroïques de l'histoire nationale la célébration de Kimpa Vita, la prophétesse la plus célèbre de l'histoire de l'immense empire du Congo pré-colonial, lequel comprenait également une partie du territoire de l'Angola<sup>16</sup>. Il reviendra à un écrivain ivoirien contemporain, Bernard B. Dadié, de chanter dans sa pièce de théâtre homonyme<sup>17</sup> le triomphe et le martyre de Béatrice du Congo, la femme qui, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, affirmait être une Madone et fut condamnée au bûcher avec son nouveau-né pour avoir osé dénoncer la décadence à laquelle le commerce avec les Portugais avait plongé l'ancien royaume du Kongo. Il semblerait qu'on n'ait pas choisi d'élire comme mythe fondateur de l'État le sacrifice déconcertant de cette jeune femme de vingt ans, qui avait astucieusement tenté de battre l'ennemi chrétien en s'appropriant son imaginaire. Mais il ne faut pas trop s'étonner de cette absence : littérairement parlant, aucun des héros congolais (Lumumba *in primis*) n'a été prophète en son pays. La censure politique y a peut-être été pour quelque chose<sup>18</sup>.

Les questions de la révolution et de la reconquête de soi, centrales dans la pièce de Bernard B. Dadié, reviennent d'ailleurs dans les écrits des femmes congolaises, surtout à l'époque post-coloniale, qui marque l'essor de leur prise de parole. Car, à la différence du profil des Africaines esquissé par plusieurs ouvrages sur le sujet, celles dont nous parlent les femmes congolaises ne jouent pas uniquement des rôles marginaux

lités politiques kasaïennes (du Kasaï oriental), s'est signalé au début des années 1980 pour avoir dénoncé les abus et les massacres perpétrés par l'armée mobutiste dans cette région riche en matières précieuses.

<sup>16</sup> Sur la figure de Kimpa Vita (env. 1682-1706) cf. Jean Cuvelier, *Relations sur le Congo du Père Laurent de Lucques (1700-1717), traduites et annotées*, Bruxelles, Institut Royal Colonial Belge, 1953, p. 235-238 et David Sweetman, *Women Leaders in African History*, London, Heinemann Educational Books, 1984, p. 48-55.

<sup>17</sup> Bernard B. Dadié, *Béatrice du Congo*, Paris, Présence Africaine, 1970.

<sup>18</sup> C'est Aimé Césaire qui a, littérairement parlant, cristallisé l'image héroïque de Patrice Lumumba dans *Une saison au Congo* (Paris, Seuil, 1966). Sur la figure de Lumumba cf., entre autres, Jean Van Lierde (texte et documents recueillis et présentés par), *La Pensée politique de Patrice Lumumba*, préface de Jean-Paul Sartre, Paris, Pensée africaine, 1963 ; Pierre Halen et János Riesz (dir.), *Patrice Lumumba entre dieu et diable. Un héros africain dans ses images*, Paris, L'Harmattan, 1997. On pourrait également renvoyer aux ouvrages de Jean-Claude Willame, *Patrice Lumumba. La crise congolaise revisitée*, Paris, Karthala, 1990 ; Ludo de Witte, *The Assassination of Lumumba*, Londres, Verso, 2001 ; Michel Serge, *Uhuru Lumumba*, Paris, Julliard, 1982 ; Isidore Ndaywel è Nziem, *Histoire générale du Congo*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, 1998 ; Jean Stengers, *Congo : Mythes et réalités, 100 ans d'histoire*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1989 ; Colette Braeckman, *Lumumba, un crime d'État. Une lecture critique de la Commission parlementaire belge*, Arden, Sur des charbons ardents, 2002.

et dévalorisants<sup>19</sup>. Évidemment, elles doivent toujours entreprendre un combat pour la survie – les témoignages à la fois candides et naïfs sur la dureté de la vie des femmes de Kisangani, recueillis au cours des années 1980 par Benoît Verhaegen, sont là pour le confirmer<sup>20</sup>, ainsi que les dépositions tourmentées des femmes interviewées sous la deuxième République par Bogumil Jewsiewicki dans *Naître et mourir au Zaïre*<sup>21</sup> et des « mamans » zaïroises interrogées à propos de la « démocratie » par Bibiane Tshibola Kalengayi<sup>22</sup> –, mais c'est l'urgence de l'histoire qui leur demandait d'engager la lutte, hier comme aujourd'hui.

Témoins discrets des mutations décisives de leur pays, les Congolaises du peuple, dans ces récits de vie, s'attaquent aux sujets les plus

<sup>19</sup> Parmi les plus récents, cf. le texte de Joseph Ndinda, *Révolutions et femmes en révolution dans le roman africain francophone au sud du Sahara*, Paris, L'Harmattan, 2002. Il faut souligner que, dans cet ouvrage, l'auteur ne prend en considération que les personnages féminins d'un corpus entièrement constitué de textes écrits par des hommes et, à cet égard, la première partie de l'étude est consacrée à l'ordre du discours masculin sur la femme. Dans un autre texte de langue anglaise (Carole Boyce Davies et Anne Adams Graves, *NGAMBIKA : Studies of women in African Literature*, Trenton New Jersey, Africa World Press, 1986), malgré les vœux de réhabilitation du rôle féminin affichés dans la préface (p. VIII : « In place of role-categories such as girlfriend, mistress and prostitutes, we can recognize prophets, decision-makers, heroines, martyrs, and challengers of the status quo. The issue in this book [...] is the opening up of the critical perspective, to look at woman in African literature standing on her own rather than in the shadow of the men with whom she shares the literary stage » ; traduit par nos soins : « au lieu des rôles-catégories telles que petite amie, maîtresse et prostituée, nous pouvons connaître ceux de prophètes, décideuses, héroïnes, martyres et contestatrices du *statu quo*. L'objectif de ce livre [...] est l'ouverture à une perspective critique, il s'agit de regarder, dans la littérature africaine, la femme qui se tient debout, indépendante, plutôt que dans l'ombre des hommes avec lesquels elle partage la scène littéraire »), la production littéraire francophone de Calixthe Beyala et Werewere Liking est taxée d'aliénation (cf. l'article de Karen Smyley Wallace, « Women and Alienation : Analysis of the Works of Two Francophone African Novelists », dans *Rendezvous : Journal of Arts and Letters*, n° 22.2, 1986, p. 63-73).

<sup>20</sup> Benoît Verhaegen, *Femmes zaïroises de Kisangani. Combats pour la survie*, Paris, L'Harmattan, « Centre d'Histoire de l'Afrique », 1990. Comme l'observe Jean-Luc Vellut dans sa préface, ces témoignages posent « un défi aux historiens qui aujourd'hui s'efforcent de mettre en perspective les formidables transformations encourues au cours d'un siècle d'entrée en force de l'Occident au cœur même des cultures et des sociétés d'Afrique » (p. i). Toujours sur les femmes de Kisangani cf. Thérèse Verheust, « Portraits de femmes : les intellectuelles zaïroises », dans *Les Cahiers du CEDAF*, Asdoc-Studies, n° 6, 1985, série 1.

<sup>21</sup> Bogumil Jewsiewicki (dir.), *Naître et mourir au Zaïre. Un demi-siècle d'histoire au quotidien*, Paris, Karthala, 1993. Cf. les récits de Mombo wa Ntumba (p. 219-228) et de Clémentine Kawama (p. 229-238).

<sup>22</sup> Bibiane Tshibola Kalengayi, « Dessine-moi ta démocratie », dans *Écriture et démocratie. Les francophones s'interrogent*, Bruxelles, Labor, « Archives du Futur », 1993, p. 27-32.



simples (l'école, la spécialisation professionnelle, le mariage, les naissances, les difficultés d'accès aux ressources matérielles et financières, la formation religieuse, le rapport parfois difficile avec la tradition, les pièges de la modernité) ; leur regard offre un cadre qui nous permet de mieux saisir la manière dont l'inégalité entre les sexes est instituée et même renforcée au cœur du politique et du social ; parfois, une simple image ou une référence laconique nous disent sur l'histoire, et notamment au moment de la colonisation, beaucoup plus qu'un long discours assertif – il suffit, à ce propos, de penser aux inspections des *malonda* décrites par Clémentine Kawama, à savoir la police privée qui rôdait dans les parcelles de l'Union minière pour contrôler jusqu'aux moindres mouvements de la cité, y compris dans les poubelles...<sup>23</sup>

Si l'on se tourne maintenant vers les textes normalement reconnus comme « littéraires » (parce qu'ils appartiennent à des genres classés comme tels, ou bien parce que la renommée de leur auteur en cautionne le statut), on s'aperçoit de nouveau qu'ils situent toujours leur action dans la période des indépendances. Voici les protagonistes : une révolutionnaire d'exception (Léonie Hortense Abo, maquisarde pendant la révolte muleliste au Kwilu de 1963-1968)<sup>24</sup> ; la mère de l'écrivain Clémentine Nzuji Madiya, épouse d'un membre du Parti démocrate arrêté pour avoir tenté, d'accord avec Joseph Ngalula<sup>25</sup>, de destituer Albert Kalonji ; une intellectuelle qui se bat pour la cause des réfugiés (Anna, héroïne du roman d'Amba Bongo *Une femme en exil*)<sup>26</sup> ; des expatriés qui apprennent que l'histoire qu'on raconte sur Mikili, l'Europe, n'est qu'un leurre dans le livre de Maguy Kabamba (*La Dette coloniale*)<sup>27</sup>. À cet ensemble de textes on pourrait ajouter les écrits politiques de Justine M'Poyo Kasa-Vubu sur la figure de son père, le premier président du Congo, et sur la démocratie en Afrique<sup>28</sup>.

<sup>23</sup> Bogumil Jewsiewicki (dir.), *op. cit.*, p. 233.

<sup>24</sup> Ludo Martens, *Abo. Une femme du Congo*, Bruxelles-Paris, Epo-L'Harmattan, 1995.

<sup>25</sup> Cf. note 15 et Clémentine Nzuji Madiya, « Ils sont partis avec ton père », dans *Écriture* 59, Printemps 2002, p. 102-108. Il s'agit de la publication, dans un numéro spécial (59) de la revue littéraire suisse *Écriture*, composé par Marc Quaghebeur et Sylviane Roche, d'un épisode de la saga annoncée par l'auteur et qui devrait recueillir les récits de vie qu'elle a récoltés de 1964 à 2000.

<sup>26</sup> Amba Bongo, *Une femme en exil*, Paris, L'Harmattan, « Encres noires », 2000.

<sup>27</sup> Maguy Kabamba, *La Dette coloniale*, Montréal, Humanitas, « Memoria », 1995.

<sup>28</sup> Justine M'Poyo Kasa-Vubu, *Joseph Kasa-Vubu mon père : de la naissance d'une conscience nationale à l'indépendance*, Bruxelles, sans éditions, 1985 ; *Kasa-Vubu et le Congo indépendant (1960-1969)*, Bruxelles, Le Cri, 1997 ; *Sommes-nous décolonisés ?*, Bruxelles, Labor, 2000. Pour une analyse très approfondie des essais de l'auteur, cf. Mukala Kadima-Nzuji, « Justine ou les balises d'une souveraineté souveraine », dans « Figures et paradoxes de l'Histoire au Burundi, au Congo et au Rwanda », *Congo-Meuse*, série biennale des Archives et Musées de la Littérature et

Une remarque s'impose : les textes cités, dans lesquels l'Histoire est prééminente, couvrent la quasi totalité de la production littéraire féminine du Congo. En dehors de ce corpus, il ne restent que les *Poèmes et chansons* (1935) de Nele Marian<sup>29</sup> – unique texte féminin de l'époque coloniale –, le conte lyrique de Christine Kalonji, *Dernière genèse*<sup>30</sup>, et les deux courts récits d'Élisabeth Mweya Tol'Ande, *Ahata* et *Récit de la damnée*<sup>31</sup> : mais, à y voir de plus près, on pourrait trouver aussi dans ces œuvres des éléments méta-historiques. Les sujets axés sur l'Histoire seraient-ils donc plus conformes à l'« écriture féminine » au Congo ? Je ne crois pas à ce genre d'étiquettes et il faut souligner que la thématique de la cause féminine n'est pas l'objet principal des femmes écrivains congolaises. La primauté accordée aux événements historiques s'explique, plutôt, par leur exigence de construction de soi à partir de la reconnaissance et du renforcement de la collectivité. Cela aboutit souvent à l'autobiographie, le genre le plus apte à traduire la transgression des frontières entre la sphère privée et la sphère publique<sup>32</sup>.

Le statut littéraire de toutes ces œuvres pose néanmoins quelques problèmes : il s'agit invariablement de récits en quelque sorte *délégués*, où la *médiation* joue un rôle primordial.

*Abo. Une femme du Congo* est sans aucun doute le texte où la dimension historique est la plus forte. Il s'agit notamment de l'« odyssée tragique »<sup>33</sup> de Léonie Hortense Abo aux côtés de son époux, Pierre Mulele (1928-1968), l'homme qui durant cinq années sut organiser une grande insurrection paysanne suivant le modèle de la guérilla maoïste dans le but de fonder une « deuxième indépendance », réellement et totalement affranchie de l'Occident. D'abord victorieux, jouant d'une réputation légendaire (les maquisards partaient à l'attaque de l'Armée

du Centre d'étude des littératures belge et congolaise de langue française, t. 5, 2002, p. 734-748.

<sup>29</sup> Nele Marian, *Poèmes et chansons*, Bruxelles, L'Expansion coloniale, 1935.

<sup>30</sup> Christine Kalonji, *Dernière genèse*, Paris, Saint-Germain-des-Prés, « Miroir oblique », 1977.

<sup>31</sup> Élisabeth Mweya Tol'Ande, *Ahata* suivi de *Récit de la damnée*, Kinshasa, Bobiso, 1977.

<sup>32</sup> Nous ne prendrons pas en compte dans cette analyse les quelques pièces théâtrales produites entre la fin des années 1970 et les années 1980 (Anna Bulie Latire, *Pitié pour les mineurs ?*, Kinshasa, Bobiso, 1977 ; sœur Renée, *La Grande Famine*, Kinshasa, Éditions Saint-Paul, [s.d.]) qui sortent de ce cadre d'écriture intime et pour lesquelles il faudrait ouvrir un discours approfondi concernant les stratégies de détournement de la censure et dont un échantillon a été présenté plus haut au sujet du *kasàla*.

<sup>33</sup> Benoît Verhaegen, « Les Trois Héros tragiques de l'histoire du Congo : Lumumba, Mulele, Guevara », dans « Figures et paradoxes de l'Histoire au Burundi, au Congo et au Rwanda », *op. cit.*, vol. 4, p. 299.

nationale congolaise en chantant Maï Mulele, avec la conviction de pouvoir transformer les balles en eau), il dut affronter ensuite des problèmes de division intérieure (entre les cadres et les groupes ethniques des maquisards) ; de février à juin 1965, l'offensive de l'Armée affaiblit considérablement le mouvement insurrectionnel. En août 1968, intervient le tournant décisif : Abo, Mulele et les quelques maquisards qui sont restés fidèles se rendent en pirogue à Brazzaville pour obtenir des moyens et recruter de nouveaux cadres ; mais un coup d'État a imposé un nouveau président, partisan de Mobutu. Mulele sera trahi. Il gagnera Kinshasa avec son ami Bengila. Le 3 octobre, les deux hommes seront torturés et assassinés. Abo était à Brazzaville ; depuis quelques mois déjà, elle avait noté, dans son cahier, cette leçon prophétique de Mulele :

Faites attention à l'histoire !

Une même nation, deux classes. Un seul chef.

La première classe, celle des nobles. La deuxième classe, celle des esclaves. Le chef, d'où vient-il ? De la classe des nobles ou de la classe des esclaves ? Si le chef venait à mourir, on chercherait un nouveau chef. Ce nouveau chef, est-ce qu'il travaillera pour la classe des nobles ou pour la classe des esclaves ?

Le MPR<sup>34</sup>, de qui est-il le sauveur ?

Qui souffre ? D'où vient cette souffrance ? Qui cherche un sauveur ?<sup>35</sup>

Léonie Abo, femme soumise ayant une conscience confuse de la révolution, comme le voudraient certains<sup>36</sup>, ou *pasionaria* comme Aoua Keita et Andrée Blouin<sup>37</sup> (les deux autres militantes de la première

<sup>34</sup> Le Mouvement Populaire de la Révolution était le parti que le général Mobutu avait fondé en 1967. Il l'érigera en religion d'État en 1974.

<sup>35</sup> Ludo Martens, *Abo. Une femme du Congo*, op. cit., p. 225.

<sup>36</sup> Dans *Les Africaines. Histoire des femmes d'Afrique noire du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle* (op. cit.), Catherine Coquery-Vidrovitch affirme à la p. 293 : « Tout le récit d'Abo, qui a pris de l'assurance dans la seconde partie de sa vie quand, après l'écrasement de la rébellion, elle est revenue à Brazzaville puis passée en Europe, témoigne d'une connaissance limitée, et d'une prise de conscience confuse quoique réelle du combat auquel elle a si directement participé. Malgré les contraintes qui ont pesé sur sa vie et un degré d'éducation relativement exceptionnel pour les filles de sa génération, la "modestie" requise des femmes de son pays lui colle à la peau. Elle est, sur le plan politique, un témoignage émouvant mais un peu désespérant du long chemin qu'ont encore à parcourir les femmes pour affirmer leur personnalité civile et politique ».

<sup>37</sup> Aoua Keita, *Femme d'Afrique. La vie d'Aoua Keita racontée par elle-même*, Paris, Présence Africaine, 1975 et Andrée Blouin, *My Country Africa. Autobiography of a Black Pasionaria* en collaboration avec Jean MacKellar, New York, Praeger Publisher, 1983. L'autobiographie de Diallo Aoua Keita, sage-femme en retraite, ancien député, ancien membre du Bureau politique de l'USRDA, se présente en huit chapitres d'inégale longueur qui couvrent une trentaine d'années de l'histoire de l'actuelle République du Mali, de 1931 à 1960. Par contre, la métisse Andrée Blouin, née en

heure, engagées dans la lutte contre le colonialisme, qui nous ont légué des biographies) ? Ni femme révolutionnaire, ni outil de la révolution<sup>38</sup>, Abo est l'exemple de ce à quoi l'infiltration culturelle féminine peut aboutir<sup>39</sup>. Son histoire, ses cahiers lus et réécrits par Ludo Martens, le biographe qui a signé de sa plume le récit de la maquisarde, sont là pour mettre en question une vision du pouvoir qui se fait à partir de la volonté d'arbitrer au nom d'un bien commun en recourant, s'il le faut, à la violence ; chez elle, le consentement et l'adhésion d'autrui l'emportent comme formes de pouvoir situées au-delà du système « Souverain-Loi » – qui, comme l'observe Michel Foucault, « a si longtemps fasciné la pensée politique »<sup>40</sup>. La biographie d'Abo est le complément nécessaire à l'autre biographie, celle de Mulele, que Ludo Martens, encore, a consacrée à ce héros légendaire<sup>41</sup>. La contribution d'Abo éclaire les aspects les plus cachés et privés de la vie au maquis de Mulele et nous instruisent davantage que toute chronique savante sur certaines de ses

1921 en Oubangui-Chari (aujourd'hui République Centrafricaine), a vécu son enfance au Congo-Kinshasa ; en 1957, Andrée Blouin participe activement à la campagne sur le référendum pour l'Indépendance. Elle travaillera en Guinée où elle soutiendra Sékou Touré et le RDA. Exilée à Madagascar, elle rentre au pays en 1958, date de la proclamation de l'indépendance. Elle appuiera ensuite les batailles indépendantistes du Congo belge en soutenant le MPLA (Mouvement populaire pour la Libération de l'Angola). En 1968, Andrée Blouin créera une commission pour l'aide aux enfants congolais. Il semblerait qu'Henri Lopes ait prêté à Kolélé, la protagoniste de son roman *Le Lys et le Flamboyant* (Paris, Seuil, 1997), les traits de cette passionaria.

<sup>38</sup> C'est la dichotomie proposée par Catherine Coquery-Vidrovitch au sujet de Léonie Abo dans *Les Africaines. Histoire des femmes d'Afrique noire du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 291.

<sup>39</sup> Sur la notion d'« infiltration culturelle » cf. Mireille Rosello, *Infiltrating Culture*, Manchester, Manchester University Press, 1996. Sur la quatrième de couverture on peut lire : « *Infiltrating Culture* tells the story of outsiders-insiders who have lost interest in deconstructing the discourse of essentialist differences that justifies racial and gender inequalities. Infiltrators, however, passionately object to the political consequences of that system » ; traduit par nos soins : « *L'Infiltration de la culture* traite des *outsiders-insiders* qui ne s'intéressent plus à la déconstruction du discours des différences essentialistes qui justifie les inégalités liées à la race et celles liées au sexe. Les infiltrateurs, par contre, s'opposent passionnément aux conséquences politiques de ce système. »

<sup>40</sup> Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, vol. 1, Paris, NRF, 1976, p. 128. Cette citation est tirée de l'ouvrage de Jean-Marie Volet, op. cit., p. 332.

<sup>41</sup> Ludo Martens, *Pierre Mulele ou la seconde vie de Patrice Lumumba*, Bruxelles, EPO, 1985.

attitudes et de ses prises de position qui peuvent contribuer à expliquer le déclin de l'insurrection<sup>42</sup>.

Abo est une *médiatrice*, au sens le plus large du mot : elle est avant tout un *médium*, un moyen pour transmettre un message politique de « décolonisation mentale »<sup>43</sup> qui trouve encore aujourd'hui une nécessité ; elle l'est aussi à partir du statut de son texte, si difficile à classer de manière univoque. Au fait, s'agit-il d'une véritable autobiographie ? Non, si l'on suit la « norme » qui prétend qu'il y ait identité entre l'auteur, le sujet énonciateur et le personnage. Nous savons qu'en Afrique, « quand la femme écrit, elle force son entrée dans un locatif qui lui était préalablement interdit, elle s'élève à un rang supérieur et se place en dehors de la structure sociale qui lui était réservée. Par ce mouvement subversif, elle enfreint les règles préétablies par la tradition et la coutume et se marginalise inéluctablement. Pour la femme africaine, écrire c'est se placer volontairement en marge de la société »<sup>44</sup>. Mais Abo n'était aucunement en marge de la société. Au contraire, elle fut une héroïne, au même titre qu'Andrée Blouin, même si la première fois qu'Abo avait entendu parler de cette femme « blanche, debout [qui] harangu[ait] la foule »<sup>45</sup>, elle était restée ahurie. Pourtant, nombreux sont les points communs entre les biographies des deux révolutionnaires. Il vaut la peine de s'y attarder. D'abord, tant *My Country, Africa* que *Abo. Une femme du Congo* posent le problème de la « graphie » et de la langue : les deux militantes se sont servies d'un biographe. Léonie Abo ne parlait pas le français, Andrée Blouin n'est pas de langue maternelle anglaise. S'agit-il de pure ignorance, d'une stratégie de couverture – comme on a pu le suggérer<sup>46</sup> –, ou bien est-ce un simple acte de délégation

de la parole, assez proche de la démarche de l'histoire *kata meros*, où la vision n'est pas la propriété exclusive de celui qui a vu et fait ? Démodocos chanterait-il encore les gestes du héros, voire de l'héroïne pendant qu'il/elle pleure ? Nous ne sommes certes pas en présence ni de l'*Illiade*, ni de l'*Odyssée*, reste que certains passages d'*Abo. Une femme du Congo* sont en mesure de nous émouvoir. Ainsi, ceux qui concernent l'arrestation de Mulele dans l'état-major de Bobozo : la peur des otages de Mobutu est égale à l'incompréhension de ce qui se passe :

On emmène la délégation dans la cour de Bobozo, à l'état-major. Dix-huit heures. Le crépuscule. La parcelle entourée de lampadaires déjà allumés. Trois longues tables chargées de nourriture. Des généraux en uniforme. Kabamba reconnaît le général Niamasekua au moment où il refuse ostentatoirement de serrer la main au chef maquisard. Des journalistes s'empressent autour de Mulele. Ébahie, Abo regarde un poste de télévision : des images de l'arrivée de Mulele, puis, sans transition, un prêtre, chantant une messe de requiem. Makindua, Abo, Kabamba s'assoient à l'écart, sans rien se dire – à côté d'eux, ce sont certainement des agents de la Sécurité –, enregistrant, le désespoir aux yeux, la mise en scène à laquelle ils ne comprennent rien.<sup>47</sup>

La transcription cinématographique du cinéaste burkinabé Mamadou Djim Kola, réalisée en 1999 à partir du scénario de Ludo Martens, respecte la nature dialogique du témoignage de Léonie Abo et la pudeur avec laquelle l'ancienne combattante raconte l'histoire singulière de sa vie qui s'est mêlée, de façon inattendue, à la grande Histoire : la chanteuse malienne Oumou Sangaré, accompagnée de la jeune Bijou Ilonga, relance musicalement les réparties de l'ancienne maquisarde dans un circuit de questions-réponses où l'absence d'images, dans les séquences conclusives où il est question de la description de l'assassinat de Mulele, renforcent la sensation d'impuissance de l'affabulation vis-à-vis de l'horreur<sup>48</sup>.

La concaténation des récits, confiés à la plume (ou à la voix) d'un autre qui n'a pas vécu personnellement les événements historiques, se

common element is "cover". At a conceptual level, this double endeavour can be seen as a form of diglossia, a double language, the one that covers *and* the one that uncovers » ; traduit par nos soins : « Je parle de l'autobiographie comme d'une découverte parce que les stratégies utilisées par les femmes pour écrire l'histoire de leur vie correspondent particulièrement bien à la richesse et à la pluralité des sens que comporte ce mot français : découvrir signifie "amener à la connaissance" et "révéler", dans ces deux sens l'élément commun est "couvrir". À un niveau conceptuel, cette double signification peut être vue comme une forme de diglossie, de double langage, "le fait de couvrir et le fait de découvrir." »

<sup>47</sup> Ludo Martens, *Abo. Une femme du Congo*, op. cit., p. 237-238.

<sup>48</sup> Mamadou Djim Kola, *Abo, une femme du Congo*, Congo, Mali, Burkina Faso, Belgique, production Regards Croisés, Videocam, Office de Radiodiffusion Télévision du Mali, Valparaiso Production, 1999, 54', scénario Ludo Martens.

<sup>42</sup> Le récit d'Abo témoigne, en maints passages, du renfermement de Mulele sur la gestion exclusivement militaire et politique de la révolution, sans tenir compte, par exemple, de la situation misérable des paysans dans les villages ou de la condition difficile des femmes au maquis. Son intransigeance frise parfois la myopie. Le cas de « la mise à la commande » d'Abo (Il s'agit du terme utilisé dans le texte de Martens pour indiquer la torture infligée à Abo) est exemplaire à cet égard (cf. p. 12 et 220).

<sup>43</sup> Paraphrase d'une partie du titre d'un pamphlet de Mabika Kalanda (*La Remise en question, base de la décolonisation mentale*, Bruxelles, Remarques africaines, 1967, nouvelle édition avec préface de Muhema A.T., Kinshasa, Éditions du Laboratoire d'Analyse Sociales, 1990).

<sup>44</sup> Rangira Béatrice Gallimore, *L'Œuvre romanesque de Calixthe Beyala : le renouveau de l'écriture féminine en Afrique francophone sub-saharienne*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 15.

<sup>45</sup> Ludo Martens, *Abo. Une femme du Congo*, op. cit., p. 49.

<sup>46</sup> Irène Assiba d'Almeida, *Francophone African Women Writers. Destroying the Emptiness of Silence*, op. cit., p. 55. À la p. 33, on peut lire : « I speak of autobiography as dé/couverte because the strategies that women devise to write their life stories fit particularly well the richness and plurality of meaning that this French word offers : découvrir is used to mean "to discover" and "to uncover" ; in both senses the

retrouve également dans l'autre texte que nous souhaitons prendre en considération, celui de Clémentine Nzujî Madiya. Nous ne possédons qu'un fragment de cette saga annoncée depuis plus de deux ans déjà et qui sera capitale pour l'histoire et la littérature du Congo. Là aussi, il s'agit d'un projet de délégation et de médiation narrative sur fond de sujet historique. Voici comment Clémentine Nzujî nous décrit sa démarche :

Pendants des années, j'ai interrogé mon père et ma mère, ainsi que leurs amis les plus proches, afin de restituer cette mémoire orale toujours si vivante en Afrique et l'histoire de mon pays au travers de celles et ceux qui l'ont vécue ou / et en ont été des acteurs. Engagé dans le processus de l'indépendance congolaise, mon père fut assez rapidement victime des règlements de comptes qui ont caractérisé bien des faits de la vie nationale. La façon qu'a ma mère de raconter les faits restitués à la fois ces événements pour nous toujours si vifs et, par ailleurs, en fait presque un récit emblématique. Il me paraît plus explicite que toute fiction.<sup>49</sup>

Ces lignes trahissent l'urgence de l'exacritude et de l'explicitation. Et Clémentine Nzujî d'ajouter que les chroniques qu'elle a recueillies sous forme dialogique sont plus parlantes que toute œuvre fictionnelle. Ce qui compte est donc, encore une fois, le témoignage à propos d'une portion parcellaire de l'Histoire, transmis par des personnages presque méconnus du grand public, et restitués par la médiation et sous la direction d'un auteur réputé, qui entretient avec eux un rapport de filiation<sup>50</sup>.

Ainsi, l'empressement de la mère qui voit enlever son mari par les militaires aboutit à un petit emblème de l'histoire de toute une génération :

C'est alors que ton père m'a dit : « Bernadette, ils sont venus pour m'arrêter ! » Tout à coup, je me suis fâchée et j'ai commencé à parler, parler. Pendant longtemps, longtemps.

– C'étaient des militaires ?

– C'étaient des militaires. Des adjudants. J'ai beaucoup parlé et j'ai raconté tout le travail que ton père avait accompli à l'époque des Belges, ce qu'il avait fait pour l'Indépendance à Luluabourg, tout ce que nous avions fait, ton père et moi. Tout, jusqu'à notre installation à Mbujimayi... Je leur ai montré ma valise pour qu'ils la fouillent : « Tenez, voici ma valise ! Fouil-

lez-là ! » Ils l'ont ouverte. Mais n'y ont vu que mes vêtements et mes effets personnels.<sup>51</sup>

Une fois de plus, le jeu dialogique du discours, dans ce cas entre mère et fille, sert de loupe pour lire, à la fois, le réel de l'Histoire et la fiction, en partie littéraire, en partie redevable aux réticences de qui a subi un traumatisme.

Mais que se passe-t-il quand il y a véritable fiction, comme c'est le cas pour *Une femme en exil* d'Amba Bongo ? Bien que, dans la page de remerciements à ses parents et amis, l'auteur insiste sur le fait que tout le récit n'est que fiction<sup>52</sup>, on sent qu'Amba Bongo porte sur sa peau les coups de l'histoire endurés par son héroïne. En effet, dans ce roman, trop de coïncidences empêchent de penser que l'auteur, écrivain pédagogue qui travaille aujourd'hui auprès des demandeurs d'asile à Londres, ne prête pas quelques-uns de ses traits à Anna, chérie par ses parents pendant son enfance, encouragée à étudier et à s'occuper du « Mouvement des Femmes modernes » malgré la désapprobation de son chef, qui appartenait au clan du dictateur régnant, la fit enlever par les militaires et emprisonner pendant cinq mois dans les cachots réservés aux dissidents politiques, jusqu'à la rencontre heureuse avec un homme déçu par le régime. Celui-ci l'aidera à se sauver dans la capitale britannique, où elle vit comme réfugiée en se battant pour la cause des exilés. La simple lecture du texte ne permet pas d'arriver à parler d'identification véritable ; toutefois, dans le roman, certains traits typiques des parcours des militantes ayant subi des violences reviennent ; à savoir les sous-entendus à propos des tortures, l'occultation de la mort, l'absence de représentation de l'ennemi<sup>53</sup>.

Anna ne nous décrit pas ses gardiens, à l'exception d'Albert, son bienfaiteur ; elle ne fait jamais allusion à la mort, même si elle se retrouve dans une prison de tortionnaires ; et quand elle parle des tortures, ce sont toujours les tortures *des autres*, qu'elle imagine, mais qu'elle s'efforce de ne pas voir :

[En prison] elle dormait très peu la nuit, à cause du bruit énervant des moustiques qui venaient la harceler dès qu'elle parvenait un peu à fermer les yeux, à cause de l'incertitude qu'elle avait à propos de son avenir, mais sur-

<sup>49</sup> Clémentine Nzujî Madiya, *Ils sont partis avec ton père*, op. cit., p. 102.

<sup>50</sup> Clémentine Nzujî Madiya nous a habitués à ce genre de procédés narratifs que j'ose définir comme « matriciels ». Il suffit de penser à la structure du récit « Le Masque ou Les Variations inachevées sur un rêve » pour s'en apercevoir (dans Pierre Halen et Riesz (dir.), *Littératures du Congo-Zaïre. Actes du colloque international de Bayreuth (22-24 juillet 1993)*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1995, p. 167-180).

<sup>51</sup> Clémentine Nzujî Madiya, *Ils sont partis avec ton père*, op. cit., p. 103.

<sup>52</sup> Amba Bongo, *Une femme en exil*, op. cit., p. 3 : « Certaines libertés ont été prises à propos des noms des pays, des villes et des cités. Néanmoins, l'œuvre tout entière ne demeure que fiction ».

<sup>53</sup> Cf. l'essai de Danièle Djamila Amrane Minne, « Mémoire de guerre : le refoulement ou l'aménagement de l'horreur », dans Marie-Danielle Demélas (dir.), *Militantisme et histoire*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2000, p. 133-143.

tout à cause des pleurs et des cris qui se transformaient en hurlements. C'étaient ceux des autres prisonniers que l'on torturait toutes les nuits.<sup>54</sup>

Les yeux fermés, refusant désespérément d'être le témoin de ces scènes atroces, Anna ne pouvait pas s'empêcher d'imaginer l'imaginable. Les cris inhumains, les râles prolongés, les silences lourds de douleur le lui rappelaient à chaque seconde. « Ouvre les yeux, salope ! Regarde ce que tu subiras bientôt, toi la justicière ! », lui criait-on. Mais même sous les coups des matraques reçus, sous la douleur aiguë d'une gifle soudaine, la malheureuse femme maintenait les yeux fermés, les paupières fermement soudées l'une contre l'autre.<sup>55</sup>

Les dernières recommandations d'Albert à Anna, avant qu'elle s'embarque pour l'Angleterre, concernent néanmoins la nécessité d'un contrôle médical psychiatrique « pour une personne qui a vécu d'affreuses tortures »<sup>56</sup>.

Comme le rappelle une étude sur le refoulement et l'aménagement de l'horreur chez les femmes militantes, « la transmission de l'expérience de la violence [à un spécialiste ou aux lecteurs], reste l'une des possibilités de lutte contre ce fléau. Et parce que ces femmes sont sorties de ces épreuves parfois brisées, mais jamais déshumanisées, leurs paroles sont aussi un message d'espoir »<sup>57</sup>. Et l'espoir est la marque distinctive de ce roman, qui se termine – l'on devait s'y attendre – de nouveau par un legs, à savoir la lettre que le père de la protagoniste envoie à sa petite-fille qui a rejoint Anna en Angleterre. On y lit ces mots :

Bonne chance, Temiko ! Que ce changement de milieu transforme aussi ton comportement, tes habitudes et toi-même. Que le sentiment d'échec que nous ressentons en nous comme une culpabilité et un reproche se convertisse en un grand changement en toi. Maintenant que tu retrouves ta chère maman, un être plein d'amour et de bonté, retrouve dans sa jeunesse la joie qui te manquait. Maintenant que tu retrouves ta maman, prépare ton avenir avec le sérieux que requiert notre temps.<sup>58</sup>

Une autre possibilité de négociation de l'instance narrative féminine face à l'histoire se trouve dans le roman *La Dette coloniale* de Maguy Kabamba, publié avec le soutien du Conseil des Arts du Canada en 1995. Le récit est écrit à la première personne, mais le héros, cette fois, est un garçon, Mutombo, un jeune Congolais qui part pour l'Europe afin de parfaire ses études dans l'espoir de s'enrichir et d'aider sa famille

<sup>54</sup> Amba Bongo, *Une femme en exil*, op. cit., p. 45.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>57</sup> Danièle Djamila Amrane Minne, « Mémoire de guerre : le refoulement ou l'aménagement de l'horreur », op. cit., p. 143.

<sup>58</sup> Amba Bongo, *Une femme en exil*, op. cit., p. 139.

restée au pays. Cependant, dès qu'il débarque à Mikili, il comprend très vite que les autres jeunes ressortissants congolais qui habitaient depuis longtemps à Bruxelles ou à Paris, et qui prenaient de grands airs quand ils rentraient chez eux, avaient triché : sous le prétexte de faire payer « la dette coloniale » aux Européens, c'est-à-dire de « faire payer tous les Blancs riches afin de procurer un certain bien-être matériel à ceux qui souffrent au pays »<sup>59</sup>, ils volaient dans les boutiques des grands couturiers et vivaient d'escroqueries. L'incorruptible Mutoko conteste la « religion » de la SAPE – la société des ambianceurs et des personnes élégantes<sup>60</sup> – et, à la fin de cette expérience décevante mais instructive, pense émigrer au Canada<sup>61</sup>. L'intérêt de ce roman réside surtout dans les considérations politiques qui concernent, d'un côté, la critique de la stratégie d'immigration poursuivie par l'Occident, de l'autre, encore une fois, l'invitation à la prise en charge de la responsabilité de l'Afrique :

Les Africains se voient de plus en plus refuser l'octroi de visas pour les pays occidentaux comme si les Occidentaux du siècle dernier et ceux du début de ce siècle avaient eu besoin de visas pour se rendre en Afrique. Pourtant, ils y avaient pénétré sans difficultés, à la recherche de l'or et de diamants. Ils avaient même colonisé les zones dans lesquelles ils avaient vécu, imposant leur culture, et à la fin, emportant des tonnes d'or, de diamants et d'autres biens qui ont servi à l'enrichissement du mode de vie de la plupart des pays occidentaux. Tout cela pratiquement pour rien !

Comme cadeau, ils ont arbitrairement délimité nos frontières ; ce qui entraîne une spirale de conflits, caractérisés par l'instabilité politique, les tensions sociales et la violence ethnique. Ces mêmes Occidentaux laissent les cinquante-deux États africains et les sept cent millions d'habitants se battre pour désamorcer des crises qui ne font que s'aggraver sous la bénédiction de l'ajustement structurel de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international qui leur est imposé pour enrayer le « soi-disant » sous-développement et relancer les économies.

Face à tout cela, je n'arrive toujours pas à m'expliquer comment la plupart d'entre nous n'avons pas encore compris que nous sommes des passagers dans nos propres autobus et que nous n'essayons même pas de les conduire.<sup>62</sup>

La littérature africaine nous a habitués à ces renversements de la perspective historique qui aboutissent parfois à des panoramas surprenants. Il suffit de penser aux splendides descriptions de l'histoire européenne et africaine dans les romans d'Ahmadou Kourouma. Mais chez

<sup>59</sup> Maguy Kabamba, *La Dette coloniale*, op. cit., p. 99.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 150-151.

Maguy Kabamba, tout comme chez Amba Bongo, ce qui compte n'est pas seulement la reconnaissance, la recomposition de l'histoire (comme c'est le cas pour leurs aînées, Abo et Clémentine Nzuji Madiya). Il s'agit plutôt de la reconstruire, de la créer de toutes pièces.

Leurs préoccupations recoupent ainsi celles éminemment politiques de Justine M'Poyo Kasa-Vubu, la dernière femme écrivain de notre corpus.

Elle est en quelque sorte l'auteur charnière, l'auteur qui résume les différentes attitudes qu'on a observées jusqu'ici. Elle nous livre une clé pour l'interprétation du passé en nous parlant, de façon une fois de plus « semi-autobiographique », de l'aventure politique de son père dans les deux récits *Joseph Kasa-Vubu mon père : de la naissance d'une conscience nationale à l'indépendance* et *Kasa-Vubu et le Congo indépendant (1960-1969)*. L'interprétation qu'elle offre de l'histoire de l'indépendance du Congo, un riche mélange de détails tirés de ses souvenirs personnels et de sources savantes, offre un portrait personnel des faits historiques, où Lumumba et Mobutu se trouvent maltraités de la même manière. En 1999, elle ajoutera à sa liste noire Laurent-Désiré Kabila, qu'elle a connu de très près lors de sa brève participation au « gouvernement de salut public » en 1997<sup>63</sup>.

Dans son dernier ouvrage, *Sommes-nous décolonisés ?*, Justine M'Poyo Kasa-Vubu abandonne toutefois l'œuvre de réhabilitation de son père devant l'Histoire et s'ouvre à l'avenir, tout en proposant, à l'instar de Maguy Kabamba, une prise en compte, de la part des Congolais, de l'accomplissement de leur souveraineté<sup>64</sup> contre l'« ingérence humanitaire »<sup>65</sup> de l'Occident. Si elle ne parle pas au nom des femmes et pour les femmes, dans ce cadre d'appel à une deuxième décolonisation, celle des mentalités, et à la bataille pour l'assomption culturelle face à la globalisation, elle consacre quand même une partie importante de son essai au rôle des Congolaises dans la construction de l'Histoire.

Voici comment elle pose la question :

Deux mondes nous conditionnent en tant que femmes noires : le monde des vivants et celui des ancêtres. La dimension sociale et symbolique du droit de la femme et de son devoir s'y rattache. Mais pour nous, femmes congolaises, le défi est double : d'une part il y a l'héritage du mobutisme qu'il faut assumer et, d'autre part, la condition propre de la femme et le sens de sa mission dans notre développement.<sup>66</sup>

<sup>63</sup> Justine M'Poyo Kasa-Vubu, *Douze mois chez Kabila*, Bruxelles, Le Cri, 1999.

<sup>64</sup> Justine M'Poyo Kasa-Vubu, *Sommes-nous décolonisés ?*, op. cit., p. 47.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 49.

Dans ce jeu complexe de pouvoir, il devient urgent que les femmes congolaises, pour ce qui nous concerne, soient impliquées dans le processus de décision dans tous les domaines. Une bonne planification de toute cette potentialité peut redonner au Congo et à l'Afrique les chances d'un renouveau certain.

La démocratie n'est pas encore à l'ordre du jour dans nos pays, à l'exception de l'Afrique du Sud, et Axelle Kabou n'a pas encore été démentie ; nous continuons à semer les paradoxes à tout vent.<sup>67</sup>

Si les femmes n'ont pas encore le pouvoir sur leur Histoire, elles ont néanmoins le pouvoir de générer des solutions et de les proposer avec légitimité. Justine M'Poyo Kasa-Vubu invite donc les Congolais et les Congolaises « à faire la paix pour cesser d'être à la périphérie de la mondialisation »<sup>68</sup>.

Madame Bilonda, Mbombo wa Ntuba, Clémentine Kawama, Léonie Abo, Clémentine Nzuji Madiya, Amba Bongo, Maguy Kabamba, Justine M'Poyo Kasa-Vubu : autant d'histoires, autant de femmes très différentes les unes des autres qui, chacune à sa manière, ont contribué ou contribuent encore non seulement à la fabrication d'un discours sur l'Histoire accomplie, mais réfléchissent et œuvrent à la construction de la nation et aux enjeux futurs du politique<sup>69</sup>.

La réécriture des grands et des petits faits de l'histoire, qu'elles élaborent tantôt à la première personne, tantôt de façon polyphonique, est, finalement, toujours chorale. Elle postule une part de fécondité dans le processus de création du pays et d'un système symbolique nouveau.

Voilà l'apport des femmes écrivains congolaises à l'interprétation de leur histoire. Une histoire *depuis* le Congo, non plus universelle, mais monographique, qui ne se limite pas à nous parler des marginales (qui pourtant existent – les récits de vie des femmes de Kisangani sont là pour l'attester), mais montre aussi des femmes actrices de leur vie et de la vie de l'État. La forme, parfois novatrice et complexe, du statut de leurs œuvres, si difficiles à cerner car les termes « auto »-« bio »-« graphie » ne vont pas toujours ensemble, annonce l'utilisation de langages nouveaux, d'espaces-temps nouveaux, d'emblèmes ostensibles nouveaux qui appellent, peut-être, un nouveau paradigme littéraire et historique.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 55. Axelle Kabou, sociologue camerounaise, est l'auteur de l'essai au titre provocant : *Et si l'Afrique refusait le développement ?*, Paris, L'Harmattan, 1992.

<sup>68</sup> Justine M'Poyo Kasa-Vubu, *Sommes-nous décolonisés ?*, op. cit., p. 91.

<sup>69</sup> Sur la construction de la nation cf. Fatou Sow, « Les Femmes, le Sexe de l'État et les Enjeux du politique : l'exemple de la régionalisation du Sénégal », dans « Femmes d'Afrique », *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 6, 1997, p. 141.